MESSE AU SAINT-ESPRIT

A L'OCCASION

DU PACTE FÉDÉRATIF,

CELEBRÉE

PAR L'ARCHEVÊQUE D'AIX,

ET CHANTÉE

PAR L'ABBÉ MAURY,

Grand Chantre du parti aristocratique.

Suivie d'Oraisons sur le même sujet, faites par Sa Majesté LOUIS XVI, ci-devant Roi de France ; et par sa femme MARIE-ANTOINETTE.

1790.

Case FRC 5501

M+W 9941

THE NEWBERRY LIBRARY
NL
CHICAGO

MESSE
AU S. ESPRIT,
A L'OCCASION
DU PACTE FÉDÉRATIF.

Le prêtre à l'autel dit : Introïbo, etc. *mais l'abbé Maury chante :*

INTROIT.

SPIRITUS *domini*, etc. L'esprit du roi a rempli l'univers ; il a feint d'être du parti de ses ennemis, mais graces aux bons avis que lui ont donné Saint-Priest, Laluzerne, et tous les ennemis du pacte fédératif, nous avons lieu de croire que nous triompherons, malgré l'enthousiasme qui fait agir le peuple imbécille à qui les douze cens rois ont inspiré l'amour de la liberté. Il sait tout ; il connoît tout ce qui se dit ; il a tout prévu, et nos ennemis seront renversés.

Ps. Que le roi se lève, et, d'un regard, ses ennemis seront dissipés, et ceux qui le haïssent s'enfuiront de devant sa face.

Gloire à lui, gloire à ses honorables ministres, qui combattent de toutes leurs forces, par les intrigues les mieux concertées, les précautions que prennent, et les douze cens rois, et le général bleu et blanc, pour assurer à un peuple ignorant et stupide une liberté dont il n'est pas capable de sentir le prix. L'esprit du roi a rempli l'univers, etc.

L'archevêque d'Aix, célébrant, dit l'oraison suivante :

O roi juste et bon, qui n'avez fait assembler les notables de votre royaume que pour les consulter sur les moyens les plus sûrs et les plus prompts pour rendre votre état florissant, et lui faire recouvrer la splendeur qu'une foule de scélérats s'étoient empressés de lui faire perdre par leurs dilapidations et leur libidinosité ; qui, vous étant apperçu de leurs menées secrètes, avez appelé auprès de vous les représentans d'une nation dont vous fûtes toujours le père ; vous qui venez d'être trompé dans votre attente, reprenez votre esprit, votre sagesse, et aidez-nous à sortir de l'esclavage dans lequel nos douze cens rois veulent nous plonger ; faites que le même esprit qui éclaire nos ames, enflamme celles de

tous nos amis, et que nous recouvrions ce que l'on nous a ravi; que la vérité pénètre tous les cœurs; qu'ils sentent que ce n'est pas en dépouillant les corps les plus respectables que l'on peut rendre un état florissant; que lorsque tous les ordres sont anéantis, la confusion est le partage du peuple imbécille qui l'a souffert, parce que là où il ne se trouve point d'opposition d'un corps avec un autre, là doit régner le désordre. O mon roi, reprenez de l'activité, de la force, du courage : anéantissez, pulvérisez vos ennemis et les nôtres, les Mirabeau, les Rebwell, les Péthion de Villeneuve, les Chapelier, les Barnave, etc. et tous les ennemis de vos droits et des nôtres; nous vous en supplions par toutes les considérations possibles, et par votre chaste et vertueuse épouse qui partage avec vous la disgrace la plus humiliante.

L'ABBÈ MAURY.

Au Kyrie.

Grand roi, prends pitié de nous.
Fais-nous rendre nos biens.
Grand roi, fais-moi rendre mes huit cens fermes.
Grand roi, aie pitié de ta femme et de nous.

L'ARCHEVÊQUE D'AIX.

Gloria in excelsis.

Gloire à vous, ô roi de France, si vous parvenez à détruire les projets désastreux des ennemis de la religion, du trône et de l'ordre; gloire aux hommes de bonne volonté, qui, pour ramener la paix, massacreront les confédérés qui, dans leur ivresse insolente, vont jurer d'être nos ennemis : nous vous louons, nous vous bénissons, si, au lieu d'admettre auprès de vous le scélérat N.kcr, ministre infâme, auteur de tous nos maux, et l'ennemi d'un peuple sur lequel vous devez régner en père; qu'il a plongé dans la plus affreuse misère; que ses agens étourdissent par des fêtes ruineuses; nous vous glorifions, si vous lui faites éprouver le juste châtiment dû à ses crimes répétés. Si vous le livrez à la vengeance des loix qui punissent le parricide, nous vous rendrons grace d'être sorti de la léthargie dans laquelle cet odieux personnage vous avoit plongé : roi d'un grand peuple, petit-fils de Henri IV, de Louis XIV; ô vous qui pouvez tout, si vous voulez vous joindre à votre noblesse, à vos

parens, à d'Artois, Conti, Condé et Bourbon; pour effacer de dessus la terre fortunée, qui est votre heritage, les ambitieux qui veulent se l'approprier sous le titre insidieux de *défenseurs de la liberté*; frappez les d'Orléans, les Sillery, et tous leurs amis, du glaive que dieu a remis dans vos mains pour punir les scélérats qui osent braver et les rois et l'église; écoutez les sages conseils de l'épouse charmante que le ciel vous a donné; car vous êtes le seul puissant, le seul fort, et avec vous est la gloire des nations.

L'ARCHEVÊQUE D'AIX.

Collecte.

O vous, dont l'esprit juste et équitable n'avoit eu d'autre intention que de rendre votre peuple heureux! pouvez-vous voir sans horreur la conduite de ceux que vous n'aviez appellé auprès de vous que pour, de concert, travailler au grand œuvre de la restauration française, et non pour la détruire! Pouvez-vous, ô grand roi, laisser agir ces orgueilleux personnages qui se rendent maître de nos biens, et nous dépouillent, sans pitié, d'une propriété qui n'est pas plus à eux qu'à la nation, puisque c'est à la

piété des fidèles que nous les devons ; daignez donc jetter sur nous un coup d'œil d'interêt. Annullez cet affreux décret qui nous réduit à une modique pension, avec laquelle nous ne pourrons plus soutenir la dignité de l'église et les saints dogmes de la religion : nous vous en conjurons par la dignité de votre chaste et fidèle épouse, et par l'église sainte dont vous êtes le fils-aîné. Ainsi soit-il.

L'ABBE SYEYES.

Epître.

Mes frères, je suis persuadé qu'un même sentiment vous anime : que vous ne desirez rien tant que la destruction de cette formidable assemblée qui s'est rendue maîtresse de tout ce qui nous appartenoit ; qui a dépouillé son maître de tous ses droits ; qui ose lui dicter des loix ; et qui, dans la fureur destructrice qui l'anime, vient d'ôter à la noblesse tous les titres qu'elle possédoit, réduit ses membres à la condition de simples particuliers. Aussi attendent-ils avec impatience que nous nous joignions à eux pour détromper le peuple que les douze cens rois ont mis dans l'esclavage, et qu'ils se sont attachés : c'est

c'est donc à nous, ô mes frères, qui avons les prémices de l'esprit, d'unir la force à l'éloquence, afin d'abattre le colosse qu'ils veulent élever. Ne craignez rien des bleux et blancs, ni de leur général. Si-tôt qu'ils nous verront déterminés à les attaquer, la crainte s'emparera de leur ame pusillanime, et ils fuiront devant nous comme un troupeau de brebis que le loup poursuit dans la plaine. Notre roi combattra avec nous; et par l'esprit saint qui nous anime, nous recouvrerons nos droits usurpés. Bailly, le timide Bailly, et son lieutenant Duport, baisseront leur tête imbécille, et rentreront dans la poussière de leur cabinet, couverts et de honte et d'opprobres. Mitoufflet, cet avocat chassé de son ordre; que l'intrigue et la cabale ont placé procureur-syndic de la trop commune de Paris, rendra, pour capter notre bienveillance, un réquisitoire en notre faveur, pour forcer ceux qui auront osé acheter nos biens à nous les restituer; mais indigne de notre reconnoissance, comme de notre ressentiment, nous le laisserons rentrer dans la fange d'où il est sorti. Ces fiers districts qui osent trancher des législateurs, et chez qui le démon de la stupidité fait habituellement son séjour; ces fiers districts seront anéantis, et les membres ignobles qui les composent rentreront

dans la classe de laquelle ils avoient voulu s'échapper.

L'ABBÉ MAURY.

Graduel.

Heu mihi ! quia incolatus meus prolongatus est ? Hélas ! que mon exil est long ! Jai eu beau réclamer la dissolution de l'assemblée anti-royale, il a fallu souffrir sa prolongation contre les mandats qu'avoient reçus ceux qui la composent ; il a fallu voir décréter le vol du bien de l'église. Mais, si je ne me venge pas de cet attentat fait à la religion, que ma main droite soit mise en oubli ; si je ne tonne pas contre les scélérats qui m'ont ravi mon bien, que ma langue soit attachée à mon gosier.

Alleluia, alleluia.

℣. Mais nous savons que notre maître veut nous seconder ; que nous aurons bientôt lieu de nous en réjouir en triomphant de nos ennemis : car l'église et les rois sont une forteresse indestructible, malheur à quiconque ose les attaquer. *Alleluia.*

L'ABBE MAURY.

Prôse.

Veni sancte spiritus, etc. Venez esprit saint, esprit royal, faites luire sur nous un rayon de votre clarté céleste ; qu'il embrase nos cœurs d'un feu ardent qui nous donne la force de renverser nos ennemis.

Venez à nous, ô grand roi, père de votre peuple, arrachez-le de l'esclavage dans lequel la Fayette et les habitans du manége veulent le plonger.

Vous habiterez nos ames, et votre image ne s'en effacera jamais.

Renversez cet édifice impie que l'on ose élever sur les débris de votre pouvoir, et vous serez notre consolation dans nos afflictions.

O roi bienfaisant, c'est ici l'instant d'éclairer le fond des cœurs de vos sujets, en arrêtant les progrès de cette confédération désastreuse que vos ennemis et les nôtres viennent de former.

Sans vous nous ne pouvons rien, nos forces sont absolument nulles.

LE CURÉ GROS, CURE DE SAINT-NICOLAS-DU-CHARDONNET, DIACRE.

L'évangile.

En ce tems-là les ministres de l'église étoient respectés, la crédulité des peuples les couvroit de richesses, et ils vivoient dans l'abondance, et jouissoient des plus douces voluptés; ils étoient les maîtres de la terre : à leur voix tout étoit soumis et obéissoit; les rois eux-mêmes leur étoient subordonnés; ils étoient les dispensateurs des couronnes : les richesses de l'état leur étoient confiées : conducteurs des consciences de tous les hommes, ils leur faisoient faire tout ce qu'ils vouloient : mais il arriva sur la terre des hommes pervers qui les persécutèrent et qui leur firent perdre en peu de tems, par leurs écrits audacieux et impies, tout l'ascendant qu'ils avoient sur le peuple. Deux entr'autres, l'un nommé J. J. Rousseau, citoyen de Genève, et hérétique parfait, s'avisa de les attaquer, et de vouloir prouver que ce n'étoient qu'une troupe d'ypocrites qui trompoient les peuples au nom de la divinité : l'autre, nommé Voltaire, par ses impiétés plaisantes, attaqua jusqu'à la religion elle-même, et détruisit dans l'esprit des

peuples la foi si nécessaire au salut des hommes et aux ministres de l'église. Ils eurent beau implorer le bras vengeur de la justice, pour les exterminer, ce fut en vain, et leurs écrits se sont multipliés avec plus de rapidité ; le peuple les crut, et la religion fut ébranlée.

Fin de l'évangile.

LE CLERC CAZALÈS.

Louanges aux prêtres, et malédiction à leurs ennemis.

Le célébrant entonne le CREDO, *et* L'ABBÉ MAURY *continue* :

Je crois en la puissance du roi, et qu'à lui seul elle appartient. Toute la France est à lui, et c'est une iniquité que de la lui ravir.

Je crois que l'église et ses biens sont sacrés : que quiconque ose y toucher mérite la mort et l'éxécration des siècles : qu'elle est la lumière qui éclaire tous les hommes : qu'elle ne doit faire qu'un avec son roi : qu'elle est indivisible : que c'est pour elle que toutes choses ont été faites.

Je crois que le pacte fédératif est une cérémonie puérile, inutile et même dangereuse : qu'il n'a été imaginé que pour détourner le peuple de ses vrais intérêts, et pour, de plus en plus, le plonger dans la misère, parce que, tandis qu'il s'occupe de fêtes, il ne fait point attention aux décrets désastreux que les douze cens rois rendent tous les jours pour l'intérêt des agioteurs avec lesquels ils s'entendent.

Je crois que le peuple de France se repentira un jour d'avoir écouté la voix trompeuse de ceux en qui il avoit mis toute sa confiance, et dont les décrets ont été regardés comme des oracles.

Je crois que le roi a été crucifié par un peuple qu'il idolâtroit : qu'il a été enfermé dans le tombeau des Thuilleries : qu'il y a resté trop longtems, mais qu'il va enfin ressusciter et manifester sa puissance et sa gloire : que, replacé sur son trône, il va bientôt juger ceux qui l'ont outragé ; qu'il rendra à sa chaste épouse la liberté dont elle est privée, et rappellera les appuis de son trône, ses amis et les nôtres, qu'une injuste proscription avoit éloigné de leur patrie.

Je crois que, malgré les extravagances que fait le peuple, il va bientôt reconnoître tous ses torts : qu'il sera le premier à redemander le réta-

blissement des anciennes loix sous lesquelles il vivoit. qu'il ouvrira les yeux sur le compte des misérables qui l'ont si horriblement trompé, trahi, particulièrement sur celui de ce Necker, qu'il avoit préféré à son roi; cet agioteur hypocrite qui, sous prétexte de soutenir l'etat, a empoisonné la moitié de la France, à qui il a fait payer bien cher l'aliment infect qu'il ne lui procuroit qu'à peine, et qui lui brûloit les entrailles.

Je crois qu'un chatiment exemplaire sera le prix de ses forfaits : que le grec *Vauvilliers*, hypocrite comme lui, partagera son supplice, ainsi que tous les complices de ces hommes pervers qui, de concert, se sont emparés, et des subsistances pour s'enrichir, et du numéraire avec lequel le peuple pouvoit se les procurer.

Je crois que la reine est vertueuse : qu'elle a toujours été fidèle à son royale époux : que les reproches de luxure qui lui ont été faits sont des calomnies atroces, inventées par ceux qui vouloient s'emparer du trône, en la rendant odieuse à une nation qui jadis l'adoroit : que madame de Polignac qui a été si injustement proscrite, et qui erre loin de sa patrie, étoit digne d'être son amie, comme le comte d'Artois, que l'on a accusé d'être son amant.

Je crois que monseigneur le dauphin est né de la chaste couche du roi, et qu'il en est le père.

Je crois que l'église, la noblesse et tous les grands recouvreront leurs droits, en dépit de tous les démocrates. J'attends cette résurrection avec confiance, et cet évènement fera époque dans les siècles à venir. Ainsi soit-il.

Offertoire.

Le clergé avoit offert à son roi et à la nation de participer à la régénération de la France, en fournissant sur ses revenus les sommes qui pourroient être nécessaires pour en liquider les dettes, mais les impies qui composoient l'assemblée nationale, Mirabeau, Chapelier, Thouret, etc. malgré cette générosité, ayant autant en vue la destruction de la religion, que l'intérêt de la nation, ont tant crié, cabalé, aidés des prêtres qui ne jouissoient pas d'un gros revenu, qu'ils ont rendu cet odieux décret qui porte que les biens que la piété des fidèles avoit consacrés à l'église appartenoient à la nation : usurpation sans exemple, dont nous nous vengerons dans peu de tems. *Alleluia.*

L'archevêque

L'ARCHEVÊQUE D'AIX.

Après avoir béni et consacré un grand nombre de poignards, et les avoir distribués aux assistans, il dit :

Que ces poignards, consacrés pour venger notre injure et celle de notre auguste monarque, deviennent dans vos mains les instrumens de notre gloire et de notre splendeur : que le sang impur qu'ils feront répandre, cause une telle épouvante à toutes les nations, qu'elles redoutent notre puissance et nous révèrent à jamais.

Ainsi soit-il.

Au Roi et à la Reine.

Nous offrons à vos majestés notre existence et nos fortunes : que les efforts que nous allons faire pour vous remettre dans tous vos droits, nous méritent votre protection et vos bienfaits. Soyez notre appui, nos forces et notre esprit sont à vous : et nous prêcherons par toute la France et vos bienfaits et votre nom.

Il se lave les mains.

Je laverai mes mains du sang impur qui va

être répandu, et je m'approcherai de l'autel des justes, et par-tout on racontera nos merveilles. Seigneur, j'ai aimé la beauté de mes palais, parce que tout y étoit en abondance. Les impies m'ont tout fait perdre, ainsi qu'à mes frères, et je vais m'en venger. Ils n'ont pas voulu entendre mes réclamations; ils m'ont rejetté. Ils ont chargé leur droite de présens pour nous ravir ce qui nous appartenoit. Ils ont plus fait, ils ont sacrifié l'intérêt même des peuples, en substituant à l'or un papier qui ouvre une porte à la cupidité insatiable du ministre des finances, et aux infames publicains qui ont, de concert avec lui, ruiné l'état. J'ai employé tous les raisonnemens possibles pour prouver l'iniquité d'un pareil procédé : mes clameurs ont été vaines, et les funestes suppôts de l'agiotage ont triomphé. Le décret a passé. Mirabeau qui, perdu de réputation dans son ordre, est dominé d'une ambition insigne; Mirabeau l'aîné qui ne s'est fait peuple que pour être député à une assemblée qui ne devoit être composée que d'hommes honnêtes, a été le premier à me combattre contre l'intérêt de ses commettans et celui du peuple, dont il se dit l'ami. Sa cabale a triomphé de la raison et de l'équité, parce que l'or usurpé à la nation lui avoit fait une loi d'être injuste. Tant que le

vil intérêt ne lui commandera rien, il sera honnête homme et bon patriote; mais aussi-tôt qu'on fera luire de l'or à ses yeux, il changera de langage comme de figure. Bien différent dans ma conduite, j'ai toujours marché d'un pas ferme et égal, et j'ai sans cesse milité et pour le peuple et pour le roi. Je le chanterai sans cesse. Gloire soit à lui, à sa chaste et charmante épouse, à leur fils, à présent et toujours, comme dès le commencement de la monarchie française. Ainsi soit-il.

Le Célébrant, se tournant vers les assistans, leur dit :

Priez, mes frères; que le sacrifice que nous allons faire de nos ennemis, soit utile au monarque, à tous les princes, nobles et ecclésiastiques; car c'est le bien du royaume et l'avantage de l'église, dont nous sommes les principaux membres, dans tous les siècles des siècles. ℣. Que la fureur soit avec vous. ℟. Qu'elle anime votre esprit.

PREFACE.

Verè dignum, etc. Il est bien juste et raisonnable que l'on rende à chacun ce qui lui appar-

tient. On nous a dépouillés, on nous maltraite, on voudroit nous effacer de dessus la terre : nous devons, par conséquent, repousser la force par la force ; nous devons inviter toutes les puissances de la France à nous secourir, à nous donner assistance, à nous aider à abattre l'hydre de la démagogie : nos frères célébreront notre gloire avec des transports de joie, en s'écriant :

Saint, saint, saint, est le seigneur, le dieu des armées, qui protège ses ministres fidèles contre les entreprises des méchans.

LE CANON DÉ LA MESSE:

Grand dieu, protégez votre église, en vertu des démarches que nous faisons pour la remettre dans toute sa splendeur. Donnez-nous la force de résister aux embûches que l'on nous tend de toutes parts. Que tous ceux qui participent au sacrifice que nous faisons, en votre présence, au Saint-Esprit, dont vous nous avez remplis, partagent vos graces. Que le roi, ici présent, rappelle auprès de lui les gardes-du-corps, qui ont failli périr pour défendre sa personne sacrée et celle de son auguste épouse. Que d'Artois, Conti, Condé, Bourbon, Lambesc, Vaudreuil,

Maillebois, tous les seigneurs, princes et princesses qui sont absens, reviennent, avec une armée, s'unir à nous pour faire rentrer dans le devoir ce peuple rebelle, qui ose nous outrager. Avec leurs forces et leur esprit, nous vaincrons par-tout, par les douleurs, les mortifications et l'abandon qu'ont éprouvé notre bon roi et son aimable épouse. Vous savez, seigneur, que le jour de devant sa passion, il participa à l'orgie que firent ses braves gardes avec les dragons, les officiers du régiment de Flandre, et quelques bourgeois bleux et blancs de la garde de Versailles; qu'il nous dit : « Mangez, buvez en ma présence, mes chers enfans; car c'est le dernier repas que nous ferons ensemble, car je parts pour Metz » ; qu'aussi-tôt, ils lui jurèrent une fidélité à toute épreuve ; qu'ils foulèrent aux pieds cette indigne cocarde, symbole de la licence et de l'insubordination. Après quoi, il prit un verre de vin, en disant : « Toutes les fois que vous ferez ces choses, faites-les en mémoire de moi ». C'est pourquoi, seigneur nous vous rappelons ces choses, afin qu'elles nous soient profitables.

Mémoires des morts.

Ressouvenez-vous, ô grand roi, par les dan-

gers que vous avez courus à Versailles et à Paris, des parens de ceux qui sont morts, le 14 Juillet, des Flesselles, Delaunay, Bertier, Foulon, vos fidèles serviteurs. Ainsi soit-il.

Pater noster, etc.

Notre père qui, comme un prisonnier que l'on transfère d'une prison dans une autre, régnez plus à Saint-Cloud qu'aux Thuilleries, renversez l'autel de la liberté que l'on élève au Champ-de-Mars : réduisez à rien ce peuple innombrable qui, dans son fanatisme injurieux, s'y transporte avec tous les instrumens propres à creuser notre tombeau : que cette cérémonie, injurieuse à la monarchie et à l'église, soit arrêtée par vous, afin que vous nous puissiez rendre le pain quotidien que l'on nous a ôté. Eloignez de votre personne sacrée les satellites de la Fayette, qui se sont rendus maîtres de votre majesté : car tant qu'ils vous environneront, vous serez dans l'esclavage avec nous. Foudroyez et chassez de votre conseil le perfide Nécker qui vous trahit indignement, et délivrez-nous de l'assemblée nationale, qui nous fait du mal. Ainsi soit-il.

Oraison.

Ah ! seigneur, ne souffrez pas que vos enfans soient la victime de ces insensés qui, à l'envi, creusent notre tombeau. Nous sommes à la vérité des pécheurs, et nous méritons bien que l'on nous humilie : mais faites-nous miséricorde et assistez-nous de vos graces. Nos ames sont dans l'affliction. Délivrez-nous de tous ces soldats qui, des quatre coins de la France, viennent faire pacte avec ceux de Paris pour nous exterminer. Plus d'une fois vous avez sauvé votre église des mains des infidèles, vous le pouvez encore, car vous êtes tout-puissant. C'est en vous que réside la force. D'un seul regard vous pouvez tout renverser. Les français ont tout oublié ; ce n'est plus à vous qu'ils sacrifient, c'est au démon de la guerre. Ils osent élever un autel à Bélial. Hommes, femmes, enfans, tous à l'envi lui rendent hommage, et ils ont la témérité de vouloir nous rendre complices de leurs forfaits. Dans leur délire sacrilège, ils pénètrent dans les retraites sacrées des religieux, dans les séminaires, dans les collèges, ils en arrachent les pieux enfans de dieu, nos frères, les arment d'épées, de pelles et de pioches, et

les entraînent au Champ-de-Mars, en les forçant à consommer l'œuvre impie et sacrilége qu'ils ont commencé contre nous. Leur aveuglement est à son comble. Nos temples sont fermés. Nos autels sont abandonnés, et nous sommes dans l'affliction. On entend répéter de toutes parts : vive la liberté, vive la Fayette, vive Bailly, dieux d'argile qu'ils se sont créés et qu'ils adorent. Ah ! seigneur, décillez leurs yeux : faites-nous la grace de les convertir, en renouvelant au milieu d'eux une nouvelle Saint-Barthelemi. Que ce la Fayette, qui nous fait tant de mal, éprouve le même sort que l'hérétique Coligny, qui fut poignardé et précipité par les fenêtres de son appartement, pour avoir osé insulter l'église, et pris jadis les armes contre son roi pour faire triompher l'hérésie, et placer ses viles créatures aux emplois éminens qui n'appartiennent qu'aux vrais chrétiens. Nous vous en conjurons, au nom du roi crucifié, au nom de Marie-Antoinette, sa fidèle et chaste épouse, et nous vous glorifierons dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aux Assistans.

Que l'esprit de fureur soit avec vous. ℟. Et avec votre esprit.

L'abbé

L'ABBÈ MAURY.

Maître du ciel, qui d'un seul regard peut effacer de dessus la terre tous les êtres qui t'outragent, venges-nous.

Maître du ciel et de la terre, qui as fait sortir de l'Egypte quarante mille israëlites, qui les as nourris pendant quarante ans dans les déserts, aies pitié de nous.

Maître du ciel et de la terre, qui as donné jadis à ton église la force de massacrer tant de payens, d'hérétiques, donnes-nous aujourd'hui la puissance d'exterminer tous les habitans de la France, qui ne veulent plus payer la dîme, que toi-même avois instituée pour nourrir tes fidèles serviteurs.

LE CELEBRANT.

Seigneur, qui avez dit à vos apôtres : « Je vous donne la paix, la force et la puissance ; vous serez les maîtres de la terre ; nulle puissance ne pourra lutter contre vous, parce que je serai toujours au milieu de vous ; vous vivrez dans l'abondance de tous biens, vous et vos successeurs » : renouvelez aujourd'hui votre promesse, et ne vous souvenez pas de nos iniquités.

Pleins de confiance en vous, nous allons nous livrer à la fureur, et en votre nom, et au nom du roi, qui est votre image sur la terre, et que ses sujets ont emprisonné, insulté, détrôné. Nous allons prendre tous les moyens possibles pour nous venger des français, qui ont osé nous outrager et nous ravir ce que vous nous aviez donné. Leur nombre ne nous épouvante pas, parce que vous êtes avec nous.

Quoique je ne sois pas digne d'exécuter vos ordres, une seule parole de vous me donnera la force, le courage, les moyens d'exécuter cette noble entreprise.

L'abbé Maury.

Communion.

Tremblez, peuple français, le moment de la vengeance est arrivé; vos nombreuses légions ne nous épouvanteront pas : nous avons la justice, la raison, la noblesse, les princes, le roi, la reine, les ministres et les prêtres qui combattront pour nous; les magistrats, les financiers, les ennoblis nous fourniront assez d'argent pour nous faire triompher. Necker, Bailly, Vauvilliers, la Fayette, et tous leurs suppôts, tomberont sous nos coups ; car ce seigneur est tout-

puissant, il raffermira nos ames, il bénira nos armes, et il nous comblera de ses dons. Chez tous les peuples chrétiens, on fait des vœux au seigneur pour notre triomphe, parce que nos malheurs ont passé jusqu'à eux. Le Saint-Esprit, l'esprit de vengeance est avec nous.

Le célébrant dit la poste-communion.

Seigneur, que les prières que nous vous avons adressées nous soient favorables ; regardez-les comme parties du fond de nos cœurs. *Se tournant vers les assistans, il dit :* Que la fureur vous anime : allez, la messe est dite : courez volez au secours de vos frères, écrasez, massacrez tous les ennemis de votre roi et de nos droits ; nobles, ecclésiastiques, transportez-vous dans cette plaine où cette multitude a planté un autel à notre honte ; n'épargnez rien, ni hommes, ni femmes, ni enfans, ni vieillards. Que la sagesse préside à vos opérations, et dieu bénira votre ouvrage. Songez que c'est autant sa cause que vous entreprenez que la nôtre ; que des récompenses infinies vous attendent au sortir de cette expédition glorieuse. Que Dieu tout-puissant, le pére, le fils et le Saint-Esprit vous bénisse. Ainsi soit-il.

℣. Que la fureur vous anime. ℟. Qu'elle enflamme votre esprit.

Evangile.

Autrefois le roi de France étoit roi, il étoit puissant, son peuple le respectoit, l'adoroit et lui obéissoit; maintenant, non-seulement il n'est plus roi, mais c'est qu'il est esclave, qu'on lui fait faire tout ce qu'on veut. Son église, qui étoit son plus ferme appui, n'est plus qu'une ombre; et sa noblesse, qui faisoit exécuter ses ordres, est anéantie. Les vainqueurs des nations, ceux qui avoient sacrifié leur sang pour le salut de l'état et la gloire de la France sont avilis. Les monumens élevés à la gloire de ses illustres guerriers sont effacés. On leur a ôté jusqu'au nom que leurs propriétés leurs permettoient de porter; rentrés dans la classe de la plus vile populace, ils n'ont pas plus de droit aux charges honorables du royaume, ils n'ont pas plus de privilège que le dernier plébéien.

Les ennemis du roi, de la noblesse et de l'église n'ont travaillé à leur faire perdre ce que la valeur, la piété et dieu leur avoient accordé que pour, par leurs intrigues, jouir pendant quelques tems des avantages qu'ils n'auroient jamais eus par leur propre mérite. Celui qui est la cause de ces iniquités sera le premier à s'en repentir; la mort est son partage : d'Orléans, que

l'ambition avoit porté à ravir, de concert avec les Lameth, les Barnave, les Péthion de Villeneuve et tant d'autres, l'autorité, la vie à son roi, que la crainte d'un juste châtiment avoit fait fuir, ose reparoître au milieu des fidèles qui veillent encore au troupeau que dieu leur a confié. Mais ce peuple, qui outrage maintenant et l'église et le roi, à l'instigation de ses ennemis particuliers, reviendra de son erreur, il écoutera la voix des hommes éclairés qu'il a avilis, vilipandés, honnis, dépouillés, et sera le premier à les faire repentir de leurs atrocités. Gloire alors sera au roi, à l'église et à la nation.

Pendant que l'Archevêque d'Aix dit l'évangile, le roi et la reine font chacun leur prière à dieu.

LE ROI.

Pseaume 141.

Voce meâ ad dominum clamavi, etc. J'élève ma voix, et je crie vers le seigneur.

Mon cœur se répand en sa présence, et je lui représente mon affliction.

Vous connoissez mon ame et mes sentimens; vous savez tout ce que j'ai fait pour mon peuple.

Les méchans m'ont tendu un piége en secret dans le chemin par où je marchois.

Je les avois appelés pour me donner des conseils, et ils m'ont ravi mon autorité.

Je ne pouvois pas m'enfuir, et nul des miens ne se mettoit en peine de me sauver la vie.

Je n'avois d'espoir que dans ma noblesse et dans mon clergé, et ils m'ont lâchement abandonné.

Voyez, seigneur, mon affliction, et secourez-moi dans ma douleur.

Voyez comme les méchans m'ont maltraité; ils m'ont arraché de ma maison, ma femme et mes enfans, et m'ont tenu prisonnier auprès d'eux. Ils ne se contentent pas de me traiter ainsi, ils consacrent ma honte où jadis je rassemblois mes défenseurs qu'ils m'ont débauché.

Ils élèvent sur les ruines de mon autorité un autel à la liberté, et ils se font un plaisir barbare de me forcer à être témoin du serment que leur bouche impie va prononcer contre mon autorité.

Délivrez-moi de ceux qui me persécutent, parce qu'ils sont plus forts que moi.

Faites-moi sortir de la prison dans laquelle ils m'ont enfermé, afin que je bénisse votre nom : les justes se joindront à moi, à cause des graces que vous m'aurez faites.

Verset du Pseaume 140.

Que les méchans tombent tous ensemble dans leurs filets, et que je passe sans y être pris.

La Reine.

Prière.

Grand dieu, qui m'avez fait l'épouse d'un roi plein de bonté, et qui m'avez fait sortir d'un pays où les peuples sont soumis à leurs princes, daignez jeter un regard de pitié sur ma situation. Née avec un cœur sensible, je me flattois que, venant habiter une terre étrangère, j'y jouirois des égards dus à la souveraine d'un grand royaume. En effet, les premières années que je l'habitai, je goûtois la plus douce satisfaction; j'étois fêtée, chérie, respectée : mais les ennemis de mon mari ont fait rejaillir sur moi toute leur animosité : ils m'ont peint à ce peuple comme une libertine effrénée qui ruinoit et mon mari et l'état. Ils m'ont accusée d'avoir participé aux vols des Calonne, des Lamoignon, des Loménie de Brienne, et d'avoir fait passer leurs trésors dans le pays qui m'avoit vu naître. Pleins de cette idée, ils m'ont injuriée de toutes les manières : ils ont porté la cruauté jusqu'à venir dans ma

389

maison pour me poignarder : ils m'ont traînée dans leur capitale avec mes enfans et mon mari : ils m'ont emprisonnée et privée de mes meilleurs amis : ils m'ont insultée par des pamphlets atroces. Hélas ! quels étoient donc mes crimes ? C'étoit d'avoir eu trop d'humanité, d'avoir soulagé l'indigent infortuné : la jalousie de quelques êtres qui m'environnoient, et à qui je n'avois pas voulu accorder les graces qu'ils me demandoient, en est la seule cause. Aurois-je été criminelle pour avoir suivi mon penchant à la tendresse ? c'est vous, grand dieu, qui l'avez placé dans mon cœur. Pouvois-je croire, d'ailleurs, que, chez un peuple où la galanterie est une vertu, on me feroit un crime d'être sensible et voluptueuse, et que la plus mince bourgeoise auroit le plaisir de satisfaire ses sens, sans qu'on lui en fît des reproches, tandis qu'il me seroit interdit d'en faire autant, parce que je suis la souveraine de cet empire ? Ayez donc pitié de moi, grand dieu ; vengez-moi de tant d'attentats : mon sort est cent fois plus cruel que celui du plus petit de mes sujets. Je vous en conjure, au nom du fils que j'ai donné à ce peuple ingrat et cruel.

F I N.